

La médina de Annaba: Histoire, mémoire et identité
Hana Salah Salah & Pr. Sassia Spiga
Facultés des sciences et technologies, Département d'aménagement
Université Badji Mokhtar - Annaba

Résumé

Le noyau historique d'Annaba est une médina qui se singularise par une double détérioration. Son cadre bâti menace ruine, ses référents identitaires s'éclipsent. Au-delà de cette détérioration, ce noyau historique a constitué le support privilégié de construction de mémoires collectives. Le présent article a pour objectif de mettre la lumière sur les lieux et les référents identitaires menacés ainsi que d'attirer l'attention sur leur mobilisation pour réhabiliter l'image urbaine de cette médina pour lui restituer son identité.

Mots-clés: Médina, identité, cadre bâti, historicité, ribat maritime, référents culturels, réhabilitation.

The medina of Annaba: History, memory and identity

Abstract

The historic core of Annaba is a medina distinguished by a double advanced deterioration. Its built framework threatens to be ruined; its identical referents slip out. Beyond this stigmatization, carried extremely, this historic core constituted, as everywhere else, the privileged support of construction of collective memories. The present article aims to put the light on places and identical referents which were able to resist the weight of time. It is also, to attract the attention on their mobilization to rehabilitate the urban image of this medina and to restore its identity.

Key words: Medina, identity, built framework, historicity, coastal Ribat, cultural referent, rehabilitation.

مدينة عنابة القديمة: تاريخ وذاكرة وهوية

ملخص

تتميز عنابة بمركز تاريخي مهم يتمثل في المدينة العتيقة التي أصبحت في حالة يرثى لها بسبب عمرانها المهتد بالانهيار من جهة، وتلاشي عناصر الهوية المرجعية من جهة أخرى. ويغض النظر عن هذه الصورة السلبية فإن هذا المركز التاريخي شكل كنهائه في أماكن أخرى العمادة الأساسية لبناء الذاكرة الجماعية. وفي هذا الإطار، يهدف هذا المقال إلى تسليط الضوء على بعض الأماكن وعناصر الهوية المرجعية التي استطاعت مقاومة ثقل الزمن. كما يهدف إلى تفعيل هذه العناصر من أجل إعادة تأهيل الصورة العمرانية لهذه المدينة القديمة من أجل إعادة إحياء هويتها.

الكلمات المفتاحية: مدينة عتيقة، هوية، محيط عمراني، تاريخ، رباط ساحلي، مرجعية ثقافية، إعادة تأهيل.

Introduction:

Le centre historique constitue le support privilégié de construction des mémoires collectives, ce qui permet d'inscrire les références identitaires dans l'espace et donc dans la durée, par-delà les ruptures, les crises et les mutations.

La valeur historique du cadre bâti est liée à l'idée d'évolution donnant naissance à l'identité du lieu, une identité qui ne se compartimente pas et ne se répartit pas ni par moitiés ni par tiers, ni par plages cloisonnées, l'idée où il n'y a pas plusieurs identités, il n'y a qu'une seule, elle est faite de tous les éléments qui l'ont façonnée selon des dosages particuliers.

Ainsi, les centres historiques sont les médiateurs d'une relation concrète qui rend opérationnelle l'identité par le biais de l'espace construit de son histoire de ces usages. C'est là un besoin d'appropriation symbolique du monde duquel naissent des liens sociaux de toute sorte (communicatifs, significatifs, sémiologiques, normatifs, culturels ...etc), et c'est ainsi qu'apparaissent des univers de référence, fruit d'interactions symboliques où se forment les identités particulières. Il s'agit donc, de s'approprier un monde changeant par l'intermédiaire de relations significatives⁽¹⁾.

Les médinas sont au cœur de l'identité historique de la ville. Une identité appuyée sur l'architecture traditionnelle mais aussi sur des référents culturels dont il importe de connaître origine et formes évolutives. Elle s'appuie également sur l'historicité et la mémoire du lieu.

De fait, le discours paradoxal qui entoure la patrimonialisation des médinas en Algérie prend une dimension particulière dans le cas de celle d'Annaba. Remaniée au début de la colonisation pour une occupation militaire et une cohabitation des Européens avec les autochtones, elle n'est plus évoquée que par le nom de Place d'arme, qui fut un espace, à la fois militaire et public réalisé en réaménageant l'existant. Face à cette médina, amputée d'une partie de son cadre bâti qui connaît une dégradation avancée, deux attitudes contradictoires ont pu être relevées. Pour certains (essentiellement des hommes de lettres), la dimension identitaire de la médina reste entière, lui sont reconnues, au même titre que Constantine, Alger ou Tlemcen, les valeurs culturelles et symboliques d'un centre historique maghrébin et une action en faveur de sa réhabilitation comme lieu d'affirmation et de diffusion de l'urbanité sont revendiquées. C'est en même temps et pour une grande majorité des Annabis un lieu répulsif où se côtoient une population démunie, qui ne cherche qu'à la quitter, et une jeunesse déviante.

En dépit de cette dépréciation, qui a pour corollaire une survalorisation de l'image coloniale d' «Annaba la coquette», la médina n'est pas moins un écrin où sont enfouis historicité et mémoire des lieux, que nous présenterons comme arguments en vue d'un investissement identitaire, d'enjeu pour la ville à travers la lecture historique des éléments architecturaux et urbains de la médina. Cela nous permettra de montrer d'une part, qu'elle est pourvue d'un socle sur lequel repose son urbanité, et de cerner les aspects essentiels de cette urbanité, d'autre part. La finalité est, donc à travers cette approche, de fournir des arguments pour conforter l'identité physique⁽²⁾ par la dimension historicité à partir d'un corpus de documents constitué par le biais des sources hagiographiques, des références historiques et des données d'enquêtes...etc.

1. L'histoire urbaine de la médina, au cœur de la construction identitaire:

Annaba est assurément l'une des villes de l'Afrique du nord qui peut revendiquer la plus lointaine origine. Sa fondation, que l'on s'accorde à situer au XII^e siècle avant notre ère, remonte au moins à l'édification d'*Ipponaou Ibouna* par les Phéniciens, ces peuples dits «de la mer», qui en ont fait un port commercial. A la chute de Carthage, rebaptisée *Hipporegius* par les Romains, elle fut pour un temps capitale de l'*Africa Nova*. Les écrits de contemporains de cette période tels Strabon, Silius Italicus, sont un témoignage de sa prospérité durant l'antiquité⁽³⁾.

A la fin du IV^e siècle, Saint Augustin y installe son siège épiscopal, ce fut alors une ville qui émerge comme «centre de la pensée chrétienne occidentale»⁽⁴⁾.

Détruite par les Vandales, elle se reconstruit vers le début du 8^{ème} siècle au moment de l'islamisation du Maghreb pour devenir Bouna aussi appelée «*Madinat Saybousse*».

Sous la dynastie des zirides au Xe siècle, une nouvelle ville, dont le fondateur serait Mohamed Zaoui fut construite sur la Colline des Jujubiers (*Akbet Al Annabe*) à 3km au nord de son emplacement initial. Les sources historiques font revenir le changement du site à des raisons d'insalubrité causées par les inondations répétées. Mais, un examen profond du contexte géopolitique de l'époque inscrirait cette opération dans une politique régionale, plus large, d'animation de la façade maritime du Maghreb sous l'impulsion des marchands andalous qui, dès la fin du IX^e siècle, réussirent à installer plusieurs comptoirs et à fonder plusieurs cités maritimes (Oran, Ténès...)⁽⁵⁾.

À partir de la deuxième moitié du XI^e siècle, la littoralisation du Maghreb devient notoire. Elle est marquée par un essor urbain important résultant du transfert des centres de gravité de la vie maghrébine de l'intérieur vers la côte en raison de l'insécurité des voies de communication dans l'arrière-pays, contrôlé par les Hilaliens. Se consolident ainsi, des communautés maritimes qui, à cette époque, tournaient le dos à l'arrière-pays dans la plupart des régions⁽⁶⁾.

C'est en vérité, dans cette orientation maritime des dynasties de l'Islam maghrébin, que Bouna s'inscrit, on atteste son nouveau site dominant la mer et l'apparence de cité méditerranéenne fortifiée qu'elle prend durant ce siècle. Malheureusement, de ses impressionnantes fortifications, ne subsiste qu'un maigre vestige. En outre, longtemps gardées dans la mémoire collective, ces fortifications se sont transformées en légende dans les récits des personnes âgées de cette ville, tout comme les quatre portes les transperçant à savoir: *beb Lemkaber* (porte du cimetière), *bab Csantina* (porte de Constantine), *bab essouken* (porte des habitants), *bab lebhar* (porte de la mer).

La dimension maritime de *Bouna el haditha* (la neuve) n'a pas été sans intérêt pour les géographes arabes. *Ibn Hawqal* dans son ouvrage «description de l'Afrique», qui l'aurait visitée vers la fin du Xe siècle, la décrit comme une ville de taille moyenne ouverte sur la mer, où le commerce était très florissant grâce, notamment, à l'activité portuaire mais aussi l'activité agricole⁽⁷⁾ ce qui se matérialise par la multiplication des marchés et des commerces avec ses quatorze *souqs* spécialisés dont un hebdomadaire (extra muros à proximité de la porte de Constantine), et qui ont fortement contribué à animer la vie urbaine de la médina, ainsi que l'édification de *Fondouks* une sorte de quartier franc pour les étrangers venus séjourner à Bouna (Génois, Marseillais, Vénitiens...etc) pour faire du commerce.

Bouna a également suscité l'intérêt d'El Bakri, qui, en 450 de l'hégire (1058 e.c), la cite, dans sa description du Maghreb, comme l'une des 117 étapes maritimes (*majrâ, pi. majâr*), ports et mouillages, qui jalonnaient les côtes du Maghreb (fig.1). Il évoque sa muraille qui fut ensuite renforcée pendant la période des Almohades conférant ainsi à la ville la caractéristique d'une forteresse islamique "*El Hosn*". L'importance que lui donne l'ouverture sur la mer revient dans plusieurs passages. Cet auteur informe sur son port qui servait à la construction de bateaux de guerre et reliait la ville par des voies maritimes à la côte méditerranéenne⁽⁸⁾.

Au milieu du XII^e siècle, *Al-Idrisî* adopta la même démarche présentant plusieurs étapes maritimes dont 40 reliant Oran à Bouna (Annaba), au cœur même du Maghreb central⁽⁹⁾.



Fig.1: Le port de Bouna parmi les ports de l'ifraiquia⁽¹⁰⁾

Ces auteurs se sont relayés pour donner à Bouna le statut d'étape maritime au sein du Maghreb, érigée en forteresse confirmée au XIV^e siècle avec la construction de la Casbah sous les Hafsides.

Au XV^e siècle, le climat de tensions inter-dynastiques favorise l'implantation ibérique au Maghreb (Ceuta en 1415, Tanger en 1471). Vers 1512, le Maghreb alors en péril, Alger sollicite la protection de deux aventuriers ottomans, Kheir Eddine et Baba Arrouj (les frères Barberousse). En 1514, Aroudj s'empare de Djidjelli et, à l'appel de ses habitants, devient le maître d'Alger en 1516 avant de prendre Tlemcen où il est finalement tué en 1518 par les espagnols venus d'Oran. Son frère Kheir Eddine, s'allie au Sultan ottoman, qui, lui décerne le titre de Pacha, le nomme Beylerbey (gouverneur de province) et le dote d'une armée de terre et de mer. Le nouveau maître d'Alger s'empara ensuite de plusieurs ports algériens, dont celui de Bouna en 1522.

En 1535, l'Empereur Charles Quint envoya une escadre espagnole prendre possession de Bouna. Pour couper tout contact avec l'extérieur, l'empereur ordonna la démolition de la muraille qui joint la ville à la forteresse. Cependant, face au blocus maritime imposé par les Turcs et à l'hostilité de la population, Charles Quint finit par ordonner, en 1540, l'évacuation de Bouna.

Après le départ de la flotte espagnole, les autorités turques fortifièrent la ville et la dotèrent d'un modeste quai surmonté par l'imposant Fort Cigogne et la ville resta dès lors sous l'autorité des Beys de Constantine, parmi lesquels Salah Bey (1775 – 1792) qui a laissé le plus de souvenirs et de traces (la Mosquée du Bey) chez ses habitants. A la fin de la période turque, la dénomination change une fois de plus, elle est *Madinet el Annab*, une province importante du *beylik* de Constantine (fig 2.).

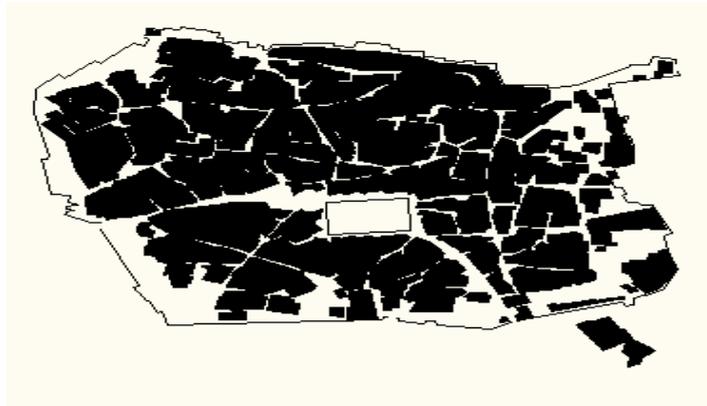


Fig.2: Structure de la médina à l'époque turque⁽¹¹⁾

2. Bouna et son «*ribat maritime*», retour sur une historicité mystique:

Dans l'évolution historique de la médina d'Annaba, c'est Bouna de l'étape islamique qui imprègne la culture des annabis, qui a donné incontestablement, le plus de marques référentielles comme on le constatera dans la suite de notre propos. Bouna, cette médina côtière du littoral maghrébin, renvoie avant toute chose à la notion de «*Ribat maritime*», peu évoquée dans la littérature contemporaine, mais qui revient dans les sources hagiographiques, comme nous l'avons vus plus haut.

Celles-ci donnent suffisamment de renseignements pour appréhender son historicité, la construction de son identité, autrement dit, ce qui la distingue des autres, autant dans sa matérialité urbaine que dans l'immatérialité de son rayonnement culturel. Il s'agit en somme d'autant d'arguments en faveur d'une opération en attente pour réhabiliter son image urbaine en déperdition.

Cependant, au-delà de ces arguments, un travail de réinterprétation des données historiques est nécessaire pour rendre compte de la spécificité qui est la sienne. En effet, il nous semble

nécessaire de revenir sur sa fonction de «*Ribat maritime*» à double vocation militaire et spirituelle dont on retrouve, de nos jours, des traces dans le cadre bâti et dans les pratiques socioculturelles de cette ville.

Commençons par la vocation militaire qui faisait d'elle une forteresse célèbre dominant la mer, impénétrable, grâce au complexe militaire et défensif qui fut construit le long de sa façade et qui est juste en face de la mer. Grâce à ce *hosn* qu'elle a pu surveiller les dangers, repousser biens des agressions et protéger son commerce maritime. Cette fonction fut renforcée par la construction au XIV^e siècle de la citadelle hafside attribuée à un architecte proche du gouverneur Salah Ben El Mansour. A l'intérieur de la citadelle, existait un palais avec d'admirables aménagements, *menzah* et chambres. Durant l'époque ottomane les *Rais* d'Alger et le Khalifat responsable de la ville y séjournaient.

La deuxième vocation est d'ordre spirituel. Avec l'apparition, au contact de la mer, des réseaux mystiques maghrébins, se développe le soufisme à Bouna⁽¹²⁾. Dès le XI^e siècle, on voit émerger les sciences religieuses dans cette cité, qui connut aussi un grand essor culturel et scientifique dans les domaines de la littérature, de l'architecture et de la religion. A cet essor ont été associées de nombreuses figures parmi lesquelles nous pouvons citer, Ahmed Ibn Kecem *el Bouni*, auteur de «Bouna-Ifriquya», Abou Marouane *El Bouni*, qui a fait de la mosquée qui porte son nom une grande université théologique Malikite. Auteur du commentaire du livre *El Mouatta* de l'Imam Malek, Ahmed Ibn Ali *El Bouni* illustre théoricien en théologie et passionné d'astronomie et d'astrologie, Abu El Abbas Ahmed Ben Fareh qui s'intéressait aux sciences médicales, et religieuses. Ces hommes du savoir ont été les guides de la vie spirituelle des habitants de Bouna, en atteste l'histoire de la mosquée de Salah Bey. Construite, en 1792 sur les traces d'une ancienne mosquée appelée «*El Atik*», pour une communauté turque, de rite hanafite, venue s'installer après l'annexion de Bouna à l'empire Ottoman, elle fut au départ contestée par la population autochtone qui la considérait comme étrangère et colonisatrice⁽¹³⁾. Aussi, Salah Bey gouverneur du *beylik* lui donna-t-il une dimension particulière pour être acceptée par les deux communautés *Hannafi* et *Malikte*. Sur le plan architectural, la fusion se traduit par la construction de deux minarets, un premier à base carrée issu de la tradition maghrébine locale et un minaret à base circulaire de tradition anatolienne.

L'instauration du soufisme comme «pratique spirituelle» fut un fait culturel nouveau par lequel la ville, avec ses différentes écoles (*tariqua*), a pu rayonner -à l'image de *El Kadiriya*, *Errahmania*, *El allaouia*, *El Chabiya*, *Al Aissaouia*, *El chadlia*, etc. – contribuait à ce rayonnement, les mausolées (*zaouyas*) à l'intérieur et en périphérie de la ville. C'est dans ces lieux que sont enseignés aux croyants les fondements de chaque *tariqa*. Le plus important mausolée est celui de Sidi Brahim édifié *extramuros* en hommage à Sidi Brahim Ben El Toumi El Merdassi, le saint patron de la ville, la légende rapporte qu'il aurait participé à la défense de Bouna contre l'invasion espagnole. Il est enterré tout près du «Pont d'Hippone», plus tard on lui érige un mausolée, qui porte son nom et qui reste, jusqu'à nos jours, une figure importante du soufisme à Annaba. Mais d'autres mausolées tel celui de Sidi Achour, Sidi Ammar, rattrapés par l'urbanisation ont donné leur noms aux quartiers récents de la périphérie de la ville.

Intramuros, la mosquée Abou Marouane est le bâtiment le plus emblématique du Soufisme, ce bâtiment accueillant le tombeau de Abou Marouane *El bouni* fut construit, détruit et reconstruit, à l'extrémité de la colline, sur la façade maritime de la médina. Ce sanctuaire répondait à l'esprit du *ribat maritime* permettant l'isolement et la contemplation de la terre et de l'univers, de la création et des créatures. Cette mosquée est le plus important repère au sein de la médina et coexiste avec les mausolées qui ont également connu un grand développement à l'image de celui de cheikh Sidi Belaid dans la rue Djatout, de Sidi Abdelkader dans la rue Kssiret, de Sidi khlif et beaucoup d'autres.

La présence de ces mausolées remonte, en réalité, au XIII siècle car Bouna n'a pas échappé au phénomène d'évolution du soufisme vers le maraboutisme le «dogme des saints».

Ce mouvement mystique qui a pris, lui aussi, une envergure maghrébine a dans sa « force de tribalisations » disputé le pouvoir tantôt aux dignitaires berbéro-arabes, héritiers de la noblesse depuis la conquête arabe (VIII^e siècle), tantôt aux seigneuries bédouines. Les marabouts faisaient valoir leur propre noblesse, par la sacralisation de l'espace à travers les *zaouia* qui ont fortement influencé les mentalités collectives locales⁽¹⁴⁾.

De ce corpus de repères culturels, propre à Bouna, on ne peut écarter le *malouf* Annabi. Ce type de musique andalouse se distingue par sa composition musicale croisant les influences tunisienne et constantinoise. C'est une musique qui a émergé à Annaba avec l'arrivée des Andalous de Cordoue, rejoints ensuite par ceux de Grenade, après la chute de la dernière dynastie andalouse. C'est ainsi que le *Malouf* rayonnait à *Médinet El Annab* sur les places publiques, dans les mariages, les bains maures. Il a été réinterprété par des chanteurs émérites qui y sont nés et y ont vécu tels que: Mohamed Ould Kourd qui a révolutionné cette musique en introduisant le piano, Cheikh Frjiou Bouhara, Belkhammar, Triki, Snani, Beloucif... etc.

Non seulement Bouna s'est forgée sa propre identité de ville maritime, mais elle a eu un rôle actif dans les mouvements mystiques qui ont traversé les médinas maghrébines et dans le développement culturel.

Ce sont ces référents matériels et immatériels participant de l'identité de la médina qui prévalaient à l'avènement de la colonisation française.

3. Du *hosn* à la place d'arme: une identité urbaine à l'épreuve de la colonisation

Cette séquence de l'histoire urbaine d'Annaba est abordée à partir de trois éléments essentiels: les transformations qui ont suivi la conquête française, l'impact de cette conquête sur la médina et sur les lieux où s'est construite son identité et en dernier lieu, les mécanismes de sa reproduction et de sa transmission par lesquels les autochtones ont répondu.

La conquête de la médina était avant tout celle de son *hosn*. Comme à Alger, l'armée arrivée par bateau s'est concentrée sur la prise de la Casbah dont elle a fait une caserne avec un immense dépôt d'armes. Au sein de la médina, la mosquée d'Abou Marouane est transformée en hôpital. D'autres mosquées furent détruites ainsi que des maisons pour réaliser une place d'arme, pour élargir les voies afin de permettre la circulation des patrouilles militaires dans la cité⁽¹⁴⁾.

Les demeures remarquables ont été préservées de la destruction et réutilisées comme établissements militaires, plus rarement comme établissements civils⁽¹⁶⁾. En réalité au début de la conquête coloniale, le dessein était militaire: Annaba, à l'instar d'Alger et Oran était l'une des trois places fortes par lesquelles devaient se faire la conquête du pays.

Un important dispositif de défense contre les attaques des autochtones fut établi hors des remparts de la médina. Champ de manœuvre et redoutes ont été installés dans la plaine et sur les promontoires qui la dominaient. Des voies d'accès reliant les éléments de ce système militaire ont été réalisées dans un espace conquis sans que soit remaniée la partie laissée aux habitants de Bouna.

Toutefois, la structure spatiale a été peu transformée par ces interventions, on la retrouve dans le plan actuel. Mais cela ne signifie pas que l'organisation et le fonctionnement de l'espace aient été épargnés: la création de la Place d'arme reconfigure l'espace public. Elle devient le lieu de centralité vers lequel convergent les voies de contrôle militaire et elle est en même temps le lieu qui anime une vie urbaine européenne qui commençait à naître au détriment des lieux de centralité de la médina. Ce basculement de la centralité de la médina vers la centralité de la place d'arme devient irréversible avec la destruction des remparts par la suite pour réaliser, sur leur emplacement, une rue le long de laquelle furent édifiés les édifices qui ont structuré le centre européen.

C'est donc, à la fois les lieux symboliques et les espaces *extramuros* qui furent retirés aux habitants qui voient leur cité changer de mains et leurs mosquées changer d'usage.

Pour H Derdour (1982)⁽¹⁷⁾ les destructions ou réaffectations à des fonctions militaires participent d'une «guerre aux mosquées» dont la violence fut extrême à l'égard des lieux mystiques et sacrés. Il en résulte une dissociation entre les lieux symboliques et les repères identitaires, une dissociation entre signifiants et signifiés.

Quel impact ces transformations des lieux où s'est construite, pendant des siècles, l'identité de la médina ont-elles eu sur les mécanismes de sa reproduction et de sa transmission?

L'hypothèse que l'on peut émettre est celle d'une protection de cette identité face à la menace d'acculturation à laquelle pouvait conduire la présence occidentale. Une hypothèse qui se vérifie par le travail de résistance mené par les intellectuels et hommes de foi de la ville.

L'effet est même inverse, la réaffectation des lieux du culte, la réduction des espaces des pratiques socio-spatiales, en général, ont attisé le travail de mémoire collective d'une population qui s'est retranchée derrière ses valeurs comme en témoignent les activités spirituelles, intellectuelles et sociales qui n'ont jamais cessé.

Il est moins facile de se prononcer sur la question délicate de la préservation des pratiques urbaines et sociales que sur celles des valeurs spirituelles et culturelles, les premières jalousement conservés, les autres diffusées au sein de toute la population.

Deux données fondamentales permettent de comprendre comment les valeurs culturelles et culturelles de la médina ont été véhiculées et ont survécu aux événements historiques.

Le travail de résistance mené par les *oulamas* et les *chouyoukh*, gardiens des traditions religieuses de la ville s'est fait de son dehors. Les lieux de reproduction des traditions et valeurs de l'urbanité Annabi, ne sont pas à rechercher seulement dans le substrat physique de la médina. Ils sont aussi dans sa campagne environnante, où nombre de citoyens se sont retranchés dans leurs propriétés de campagne au moment de l'occupation française et certainement bien avant, sous l'occupation turque. En témoignent les pratiques rituelles: fêtes, funérailles, «*ziarates*» qu'accueillent toujours les lieux de la ville *extramuros* Ras el Hamra, Sidi Harb, Bouhamra...

A ce propos, il est important d'affirmer que les *zaouias* représentées par les confréries *Aissaouia* et *Kadiria* ont contribué fortement à cette résistance militaire, culturelle et intellectuelle, hormis qu'elle soit un lieu de rencontre pour les résistants, celles-ci avaient permis le maintien d'une société en dehors du chaos; à défaut d'établissements scolaires, elles assuraient l'apprentissage de la langue (arabe) et de la religion (Coran). Ces confréries pratiquaient aussi le secours mutuel et la bienfaisance en se chargeant d'une population de plus en plus appauvrie.

Intramuros, et malgré l'oppression exercée par les colons sur l'élite intellectuelle, une forme de résistance culturelle émergea depuis cette médina que la politique coloniale à décider à partir du début 20^{ème} siècle d'exclure de la nouvelle extension urbaine en la dissimulant derrière les imposants immeuble du Cours Bertagnat (actuel Cours de la Révolution). De fait, suite à la découverte des arts dramatiques après l'implantation du théâtre au cours Bertagnat, les annabis ont créé une forme d'art dramatique propre à leur culture «*MIZHER EL BOUNI*», et qui a trouvé, dans le patios des maisons de la médina, une scène propice pour véhiculer des messages de résistance d'une population fidèle à ses valeurs culturelle culturelle et intellectuelle. «*El Mizhar*» faisait surgir, à chaque soirée, la conviction d'un renouveau de la pensée et de la formation sociale et politique. Ce théâtre a connu par la suite un grand essor à travers des tournées dans le monde arabe avant que ses protagonistes s'arrêtent pour rejoindre la guerre de libération nationale.

Mais au-delà de quelques lieux qui, comme celui-ci, ont servi de support à la résistance culturelle et qui répondaient à la logique de maintenir les valeurs identitaires face à la menace coloniale, il n'en fut pas de même pour la vie sociale, dont les sociologues parlent en termes de dislocation. Celle-ci s'est manifestée sous une double facette. A l'échelle urbaine, la dislocation réside dans le partage de son espace entre deux communautés étrangères l'une à

l'autre : une population autochtone retranchée dans la moitié orientale de la médina et une population étrangère occupant sa moitié occidentale, qui a tous les privilèges. Dans le quartier autochtone ne subsiste plus qu'une population laborieuse, appauvrie et en majorité déracinée, fuyant un arrière-pays dont elle a été dépossédée. De son côté, la population européenne déserte la médina pour le nouveau quartier qui la joute, un quartier plus commode à son style de vie et vers lequel glisse la centralité. La médina est ainsi rendue à la population autochtone mais ce n'est plus qu'un quartier dissimulé derrière des édifices prestigieux qui ont pris la place des remparts.

4. La réappropriation «par le bas» de la médina:

Comment s'est opéré le retour aux lieux de culte? La réappropriation de la médina?

Au lendemain de l'indépendance du pays, l'état Algérien émergent veut mettre fin à l'hégémonie coloniale et chrétienne en ordonnant le retour de l'identité musulmane du pays: l'un des premiers actes politiques des dirigeants algériens consiste à récupérer les lieux de cultes transformés au début de la colonisation française; à Annaba seul la mosquée Abou Marouane a pu résister à la destruction et celle-ci a retrouvé sa fonction initiale de mosquée.

Sur un autre plan, face à la vacance des logements européens, les habitants de «la Place d'armes» ont migré vers les quartiers coloniaux du Beau séjour, de St Cloud, etc., ou occupé les immeubles qui la bordent tels que le Cours de la Révolution.

Paupérisée, la médina devient plus pauvre et joue le rôle de première porte d'entrée dans la ville pour les migrants venant de tout le territoire algérien. Elle constitue et constitue encore aujourd'hui une réserve d'habitat de transit et un lieu d'asile pour les nouveaux arrivants à Annaba en quête de travail et de meilleures conditions de vie⁽¹⁸⁾.



	Tissu de la médina		Mosquées
	Tissu colonial		Théâtre
	Espace de Jonction		Equipement d'architecture néo-mauresque

Fig.3: Relation entre les tissus du centre ville à Annaba⁽¹⁹⁾

Connaissant un déficit de gestion urbaine, ce n'est plus qu'un ghetto en marge du centre-ville (fig.3). Elle n'attire guère que des fléaux de toute sorte, comme pour exprimer une «centralité de la misère» et des exclus de tout bord⁽²⁰⁾.

Parmi les nombreux problèmes qu'a connus la médina, la surpopulation des logements a été fatale car elle fut à l'origine de l'accélération du processus de dégradation et de ruine des habitations (tab.1). Une situation qui fait qu'elle ne soit plus perçue que comme un passage, une sorte de transit pour obtenir un logement social jugé plus commode à la vie moderne (tab.2).

Tab.1: Etat du bâti dans la médina de Annaba

	Bon		Moyen		Mauvais		Démolies		TOTAL	
	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%	Nbre	%
TOTAL	73	7,1	327	57,1	132	29,5	36	6,3	569	100%

Source: POS, 2006 (enquête réalisée par atelier architecture et urbanisme AUA ,2001)

Tab.2: Statut d'occupation dans la médina de Annaba

Statut		Propriétaire	Locataire Hébergé	Mixte 01	Mixte 02	Squatter	Constructions Vides	TOTAL
TOTAL	Nbre	112	215	87	04	61	26	505
	%	22,17%	42,57%	17,22 %	79%	12,07%	5,14%	100%

Source: POS, 2006 (enquête réalisée par atelier architecture et urbanisme AUA ,2001)

Sur le plan économique, les conditions difficiles maintiennent le quartier en situation de rupture sociale avec le reste de la ville. En outre, son organisation spatiale enchevêtrée, sa position géographique, sa proximité du centre-ville et le sous-emploi quasi généralisé ont permis ces dernières années l'émergence d'une importante économie informelle, en partie déviante (contrebande, drogue, trafics de tous genres...).

Pour nombre d'annabis, la place d'arme est un quartier dangereux à l'origine de l'insécurité dans le centre-ville de Annaba et d'une image dégradante pour la ville.

In fin, l'altération de l'image de la médina comme espace central concrétisé-par la nouvelle appellation Place d'arme, qui perdure alors que souvent, après l'indépendance les noms changent comme c'est le cas pour la ville (Annaba à la place de Bône), met l'accent sur l'importance de réhabiliter cette image en déperdition à travers un investissement identitaire afin de se réapproprié ce «lieu de mémoire»⁽²¹⁾, qui malgré tout, conserve encore ses repères.

5. Survivance de quelques lieux, permanence des pratiques:

Cependant, dans ce cadre bâti qui est en ruine, continuent de fonctionner certains lieux produits par le maraboutisme, qui a donné sa culture locale à la ville. Celle-ci fait largement place aux rites profanes à l'image des *Ziyara* organisées en hommage à un marabout dans des festivités où festin, musique et danse ont une manifestation particulière. On retrouve dans la médina encore de nos jours certaines maisons où se pratiquent ces rites tels que *dar el Banga*.

Dans la médina, se reproduisent aussi les chants folkloriques, masculin, comme le chant *Aissaouia*, et féminin comme celui des *fkirette* accompagnés de rituels à l'occasion d'évènement festifs, où les saints protecteurs de la ville sont évoqués.

Le hammam conserve dans la médina toute sa dimension. Comme dans tout le Maghreb, il s'impose dans la culture populaire. C'est, en dehors du fait qu'il s'agit d'un lieu de purification corporelle, l'espace des pratiques sociales. Deux hammams qui remonteraient à la fondation de Bouna *El Haditha* ont résisté au poids du temps: *hammam* El Caïd et *hammam* Ben Salem. *Hammam* El Caid est le plus ancien *hammam* de la ville, il revêt une importance particulière chez les annabis du fait qu'il a été construit par la princesse Ziride Jrada, qui a voulu ainsi contribuer au lancement de *El Médina El haditha*. Ce hammam, construit en même temps que la mosquée de Abou Merouane, a été le point de départ, il y a dix siècles environ, de cette médina.



Fig 4: Portique dar Laoubdia-Selami⁽²²⁾

Certaines maisons de la vieille-ville de Annaba, revêtent, en plus de la dimension architecturale et urbaine une dimension culturelle telles que *dar* Laoubdia Selami (fig.4) et *dar* Larguech, qui fut siège de l'état-major à l'époque turque, *dar* Syoda, devenue demeure du capitaine d'Armandy après la prise de Bône, *dar* Sraya dont il ne reste aujourd'hui que la façade richement décorée et qui résiste encore à l'effondrement totale. Parmi ces maisons se distingue également *dar* Jrada la maison qui avoisine hammam El Caid et dont l'origine, selon la légende racontée par les anciens, remonte à la princesse Zride Jrada.

Des traces qui racontent l'histoire de cette médina, il en subsiste aussi pour rappeler la forteresse et ses conquêtes. Ce sont, celles du *hosn*, dont on retrouve des traces de rempart, du fort des suppliciés (*el-Mechnaka*), un monument militaire dédié à l'exécution des peines de mort ordonnées par le corps de la justice de Bouna, des ruines de la citadelle hafside construite au XIV^e.

6. Des gestes de patrimonialisation peu utiles à la réhabilitation de l'identité de la médina:

La médina de Annaba, est classée depuis Mai 2013 secteur sauvegardée, par décret exécutif, ainsi défini: «Le secteur sauvegardé de la vieille ville de Annaba, constitue un ensemble immobilier urbain homogène caractérisé par la prédominance de zones d'habitat, et qui présente un intérêt historique, architectural, artistique et traditionnel représentatif des époques historiques qu'a connues la région: antique, musulmane, moderne et contemporaine»⁽²³⁾.

Sur le plan architectural des procédures ponctuelles, plus anciennes, ont permis l'inscription sur la liste du patrimoine historique national de certains monuments: la citadelle de la Casbah, le fort des Suppliciés, les vestiges des remparts, le mausolée de Sidi Brahim, la mosquée Abû Marwân et la mosquée Salah-Bey. Ils s'ajoutent aux monuments déjà classés que sont la citerne de Hippone, le site antique de la ville et la basilique Saint Augustin.

Ce geste de patrimonialisation qui a ciblé des édifices ponctuels, laisse entière la question de la sauvegarde de la vieille ville en tant qu'ensemble urbain représentatif des époques historiques qu'a connues la région, comme cela a été envisagé par le décret cité ci-dessus.

La question qui se pose avec acuité est la suivante: qu'est-ce que ces classements ont pu apporter à la médina de Annaba?

La réponse ne nécessite pas une recherche particulière, il suffit de mettre le pied dans « la Place d'arme» pour savoir que rien n'a changé, la médina tombe en ruine jours après jours tout comme ses monuments les plus prestigieux d'ailleurs (fig.5).



Fig.5: Effondrements d'un bâtiment dans la médina⁽²⁴⁾

Dans ce contexte, la direction de la culture ainsi que l'Office Communal de Restauration et d'Aménagement de la vieille ville de Annaba (OCRAVA), parlent de l'opération menée en 2010 sur la mosquée Salah Bey comme d'une première initiative en faveur d'une réhabilitation du patrimoine architectural de la médina. Mais, la visite du chantier et le résultat obtenu par cette intervention indiquent que l'opération n'est qu'une intervention ponctuelle de colmatage et de réfection du bâtiment, elle est certes utile pour préserver un tant soit peu l'édifice, lui donnant une touche de vitalité, mais elle s'avère insuffisante, car elle n'est pas basée sur une étude historique approfondie, capable de redonner au bâtiment sa splendeur d'entant car même si cette mosquée est construite tardivement elle est d'une importance particulière, ces murs racontent toujours l'histoire de la tolérance et de la cohabitation entre arabe et turque, malikite et chafiite, autochtone et allochtone.

La mosquée Abu Marouane véritable université théologique malikite n'a pas connu un sort meilleur, tout ce que le bâtiment a pu obtenir depuis l'indépendance du pays est la restitution de sa fonction de mosquée et quelques opérations de ravalement de façades et de réfection très modestes dont l'opération en cours actuellement.

Dans ce même registre de lieux de culte, les deux derniers témoins du patrimoine matériel soufi (mystique) *intramuros*, ont été rayés du paysage de Bouna: il s'agit du mausolée de Sidi Belaid et celui de son frère Sidi Abdelkader (tous deux situés sur les hauteurs de la Médina); leur emplacement est aujourd'hui aménagé en esplanade donnant sur la mer⁽²⁵⁾.

L'architecture militaire ou du moins ce qui en reste, témoin incontournable du passé de la ville connaît aussi un état de dégradation très avancé. Le vestige de la façade orientale de l'enceinte du XI^e siècle, tronçon des remparts de Bouna est actuellement investi par des constructions à la base. Le deuxième, lié au précédent, est le fort des Suppliciés. L'atteinte ici est double: l'édifice est squatté, depuis des dizaines d'années, par une famille qui s'en réclame propriétaire. Sur le plan physique, le monument est fissuré, il est enfoui sur au moins un mètre dans la chaussée, il est dans un état de délabrement total.

Le troisième monument, également inscrit sur l'inventaire national, est la citadelle de la Casbah, ce complexe gouvernemental, qui, après avoir été détourné de sa fonction par la colonisation, qui en avait fait un édifice militaire, a été transformé d'abord en parc pour le matériel des éboueurs de la commune et le stockage du mobilier scolaire réformé. En 1990/91, il a été aménagé en centre de transit, officiellement pour des «sinistrés», mais il a failli, en réalité, se transformer en foyer de subversion. Un projet de sa réhabilitation a été entamé au début de ce millénaire mais sa poursuite paraît incertaine.

Ainsi à travers le cas d'Annaba se repose la question du classement des biens immobiliers architecturaux et urbains et de leur patrimonialisation, qui dans le contexte algérien ne semble apporter aux biens en question que des gestes qui ne suffisent pas à assurer sa pérennité. Il

faut reconnaître qu'une action de protection effective, de réhabilitation et d'insertion dans le développement global reste à faire⁽²⁶⁾.

C'est d'un véritable travail de reconquête de «l'identité médina» en déperdition qu'il s'agit. Une reconquête qui doit se baser autant sur le patrimoine architectural et urbain que sur le patrimoine culturel immatériel.

C'est un travail qui rend nécessaire la mobilisation de la mémoire collective des habitants d'Annaba mais comment procéder?.

Dans ce sens la sociologie semble détenir des éléments de réponse à cette problématique, car de nombreux travaux ont montré la pertinence de la notion de mémoire dans l'analyse des phénomènes sociaux. Qu'elle soit collective ou individuelle, la mémoire repose sur un rapport au sol et au cadre matériel qui constitue pour les sociétés « un abri et un appui sur lequel poser leurs traditions»⁽²⁷⁾.

Il n'y a point de mémoire qui ne se déroule dans un cadre spatial car «l'espace est une réalité qui dure [...] et l'on ne comprendrait pas que nous puissions ressaisir le passé s'il ne se conservait pas en effet par le milieu matériel qui nous entoure... C'est sur lui (l'espace) que notre pensée doit se fixer pour que réapparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs»⁽²⁸⁾.

Ainsi la sauvegarde et la réhabilitation de la médina comme «lieux de mémoire» tout en impliquant la population en cela, permettra de tisser des liens et de formuler une appartenance avec un espace qui deviendra désormais sien.

Les repères immatériels peuvent aussi être mobilisés pour renforcer ou, pour certains cas, créer les liens à l'espace. C'est là que doit réapparaître la médina qui devra se substituer à la Place d'arme dans l'imaginaire collectif, à travers son ancrage historique, à travers toutes les valeurs qu'elle doit véhiculer en qualité de dépositaire d'une histoire urbaine millénaire. C'est en mobilisant le capital multiculturel que la médina a accumulé au fil du temps, en valorisant son historicité qu'on peut la faire renaître en tant que lieu de centralité avec les deux dimensions culturelle et culturelle qui l'ont animée pendant des siècles.

Conclusion

L'identité de la médina d'Annaba, construite sur le temps long repose sur de multiples dimensions, spirituelles, culturelles et urbaines. Mais, avec l'action de la colonisation une rupture dramatique a eu lieu entre ces dimensions immatérielles qui «ont migré» et leur support urbain déstructuré remodelé pour des usages exogènes. De la médiévale *Bouna*, qui a donné des repères identitaires pour les habitants de la ville et de sa région, il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges, rappelant qu'une cité mystique a existé sur ce site, que s'y sont développées des valeurs sociales et culturelles propre à une société qui fut et qui n'est plus, mais qui s'inscrivent toujours dans la mémoire collective et qui se véhiculent.

Aujourd'hui, la réalité de la «Place d'arme» est inexorable: bâtiments en ruines, insalubrité, surpeuplement, pauvreté, délinquance autant de maux pour mettre ce «lieu de mémoire» dans un chaos total sans que la question de sa réhabilitation fasse un objet de préoccupation pour les gestionnaires de la ville. La question d'une véritable politique de réhabilitation de l'identité urbaine de cette médina reste posée. Son historicité, les lieux de mémoire et les repères culturels et culturels, qu'elle recèle encore, justifient largement sa mise en œuvre.

Références:

- 1- Nora P., Les lieux de mémoires, p 23-24, Gallimard ed, Melsherbès, 1997.
- 2- Salah-Salah H, Spiga S., La maison traditionnelle annabi, origines influences et identités, acte des RIPAM rencontres internationales du patrimoine architectural méditerranéen, Marseille, 16-18 Octobre 2013, p 148-152.
- 3- Dahmani S., De Hippone-Buna à Annaba, Histoire de la fondation d'une métropole, p 9-25, Araja édition, Constantine, 2014.
- 4- Cote M., Camps G., Annaba (Hippone-Bône), Encyclopédie berbère, 5 Anacutas – Anti-Atlas, 1988, Aix-en-Provence, Edisud, p 674-685.

- 5- Picard C., L'inventaire des ports et de la navigation au Maghreb d'après les relations des auteurs arabes et médiévaux, in Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2003, 147e année, N.1, p 227-251.
- 6- Allaoua A., La mer et les milieux mystiques d'après la production hagiographique du Maghreb occidental (XII^e-XV^e siècle), Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée [En ligne], 130 | février 2012, Mis en ligne le 21 février 2012, Consulté le 09 février 2016. URL: <http://remmm.revues.org/7375>.
- 7- Ibn Hawqal, Kitāb Šūrat al-arḍ, éd. et trad. Gaston Wiet et Johannes Hendrik Kramers, p 22-23, La configuration de la terre, Paris, 1964.
- 8- Al-Bakrī, Kitāb al-Masālikwa l-mamālik, éd. Adrien van Leeuwen et André Ferré, Tunis, 1992, trad. W. Mac Guckin De Slane, Description de l'Afrique septentrionale, Alger, 1913.
- 9- Al-Idrīsī, KitābNuzhat al-muštāq, éd. et trad. de la partie sur le Maghreb, Muḥammad Hajj Sadoq, *Le Mağrib au 12e siècle de l'Hégire (6e siècle après J-C.)*, Alger-Paris, 1983.
- 10- Picard C., L'inventaire des ports et de la navigation au Maghreb d'après les relations des auteurs arabes et médiévaux, in Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2003, 147e année, N.1, p 231.
- 11- Derdour H, Annaba, 25 siècles de vie quotidienne et de lettres, S.N.E.D, Alger, 1982.
- 12-Allaoua A, La mer et les -milieux mystiques d'après la production hagiographique du Maghreb occidental (XII^e-XV^e siècle), Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, 2012, Mis en ligne le 21 février 2012, Consulté le 22 mars 2015.
- 13- De Tassy L., Histoire d'Alger et du bombardement de cette ville en 1816, p 90, Nabu Press, Paris, 2011.
- 14-Filali K., Sainteté maraboutique et mysticisme, Contribution à l'étude du mouvement maraboutique en Algérie sous la domination ottomane, [En ligne], 3 | 1998, p. 117-140, Mis en ligne le 20 mai 2013, Consulté le 21 novembre 2016
- 15- Maitrot A., Bône militaire, 44 siècle de lutttes du XXIV^e avant au XX^e Siècle après notre ère, Imp centrale A.M Mariani, Bône, 1934
- 16- Salah-Salah H, Spiga S., La maison traditionnelle annabi, origines influences et identités, acte des RIPAM rencontres internationales du patrimoine architectural méditerranéen, Marseille, 16-18 Octobre 2013, p 148-152.
- 17- Derdour H, Annaba, 25 siècles de vie quotidienne et de lettres, p.297-300, S.N.E.D, Alger, 1982.
- 18- Boukail-Nezal S, Zeghiche A, L'espace habité dans les maisons traditionnelles entre réappropriation, nouveaux usages et nouvelles pratiques socio spatiales: Cas de la médina d'Annaba (Nord-Est Algérien), *El Tawassol* n°24, 2009, p 20-22.
- 19- Salah-Salah H., La mise en valeur des tissus historiques pour une requalification du paysage métropolitain, le cas du centre ville de Annaba, acte du colloque internationale RHABATI, Skikda, 23-24 Mai 2011.
- 20- Dris N., Habiter le patrimoine: monde en marge et identité urbaine: La Casbah d'Alger ou le refuge des exclus, p 39-140, *In: Habiter le patrimoine: Enjeux, approches, vécu*, presse universitaire de Rennes, 2005, [en ligne].
- 21- Nora P., Les lieux de mémoires, Gallimard ed, Melsherbes, 1997.
- 22- Salah-Salah H, Spiga S., La maison traditionnelle annabi, origines influences et identités, acte des RIPAM rencontres internationales du patrimoine architectural méditerranéen, Marseille, 16-18 Octobre 2013, p 151.
- 23- Décret exécutif n° 13-186 du 25 Joumada Ethania 1434 correspondant au 6 mai 2013 portant création et délimitation du secteur sauvegardé de la vieille-ville de Annaba, Article 2.
- 24- Photo prise par le «gestionnaire du site Annaba patrimoine», <http://annaba-patrimoine.com>.
- 25- Seul le Mausolée Sidi Khelif avoisinant la mosquée du Bey à pu résister et constitue aujourd'hui le dernier témoin de l'architecture religieuse soufi.
- 26- Dahmani S., L'agonie du centre historique de Bûna-Annaba, in *Le Soir d'Algérie* du 11 Août, 2013.
- 27- Halbwachs M., *La mémoire collective*, p 166, PUF, Paris, 1950.
- 28- Ibid., p 146.